

« avant et depuis la venue des François en Gaule, elle a
 « soustenu les plus furieux assauts des Romains, Gots,
 « François, Sarrazins, Normands, Anglois, et des derniers
 « troubles et guerres civiles, et du temps de nos ayeux a
 « rempli les armées envoyées au delà des Alpes, comme
 « elle fait encore aujourd'hui les régimens et garnisons en-
 « tretenues par tout ce royaume¹. »

XVIII.

LETTRE A M. CHARLES NODIER.

Sur la restitution des noms propres dans la période germanique
 de l'histoire de France².

MONSIEUR,

Vous aimez passionnément la belle langue française du
 xvii^e siècle, et je l'aime comme vous; vous trouvez que
 cette langue, déjà altérée au siècle dernier, se dégrade et
 périt dans le nôtre, et je suis de votre avis; mais je crois
 que vous vous méprenez sur les causes d'une décadence
 que nous sommes condamnés à voir sans que nos efforts
 puissent l'arrêter. En voulant sonder et guérir la plaie,
 vous la cherchez où elle n'est pas. Il vous semble que le
 mal provient de quelques particularités, nouvelles ou
 étrangères selon vous, du vocabulaire des sciences physiques,
 de la philologie et de l'histoire; c'est là que vous l'attaquez

¹ Mémoire des Gaules, préface, p. 3 et 4.

² Cette réponse à un article de la Revue de Paris intitulé, *Diatrise du docteur Neophobus contre les fabricateurs de mots*, a paru dans le même recueil le 23 janvier 1842.

avec une ardeur peu réfléchie, et vous détournez les yeux
 de ses véritables sources, qui sont le néologisme purement
 littéraire, je veux dire l'incorrection grammaticale, l'im-
 propriété des mots, l'emploi vicieux des locutions, l'abus
 des figures, le mélange des tons, le défaut de naturel et de
 clarté dans le style. Si la corruption du goût et du langage
 fait chez nous des progrès effrayants, ce n'est point, comme
 vous le supposez, la faute de l'Académie des Sciences, ni
 celle de l'Académie des Inscriptions, ni la mienne. Parce
 que j'ai restitué naïvement et consciencieusement quelques
 noms germaniques des premiers temps de notre histoire, il
 vous a plu de me prêter, dans votre fantasque et spirituelle
 diatribe, un rôle beaucoup trop grand pour moi. Je laisse
 à MM. les membres de l'Académie des Sciences le soin de
 défendre leurs nomenclatures, de montrer qu'il n'y a là ni
 barbarie ni *ânerie*, et de prouver subsidiairement qu'il est
 possible de parler en très-bon français de mètres, de centi-
 mètres, de litres et de décalitres, aussi bien que d'aunes, de
 pintes, de demi-pintes et de boisseaux. Quant à l'Académie
 des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle j'ai l'honneur
 d'appartenir, je dirai quelques mots des reproches que
 vous lui adressez, et, cela fait brièvement, je passerai
 à la discussion complète de vos chefs d'accusation contre
 moi.

Vous dites, Monsieur, que, depuis quarante ans, l'Aca-
 démie des Inscriptions hâte la ruine de notre langue, en
*tranchant à tort et à travers dans l'orthographe étymologi-
 que et dans l'onomatologie de l'histoire*, et voici en quels
 termes vous exposez les méfaits de cette académie: « Les
 « orientalistes, qui en font le plus bel ornement, ont ima-
 « giné, par exemple, que la lettre K, cette perpendiculaire
 « maussade, armée de deux pointes obliques et divergentes,
 « était une plus belle lettre que le C, si gracieux dans sa

« jolie forme demi-circulaire, et ils ont hardiment substitué
 « la première de ces consonnes à l'autre, dans les mots tra-
 « duits des langues excentriques dont ils ont le monopole.
 « Pour que ce changement eût le moindre prétexte possible
 « d'utilité, ce qui ne prouverait pas qu'il fût convenable de
 « l'admettre, il faudrait que le K se prononçât en français
 « autrement que le C dur, ou qu'il ressemblât mieux, par
 « sa figure, à la lettre arabe qu'il représente, et cela n'est
 « vrai ni pour la figure ni pour le son.

« Après ou avant cette belle réforme
 « la même académie avait fait une merveilleuse découverte
 « dont elle n'a malheureusement pas senti la portée. C'est
 « qu'*al*, première syllabe d'*alcoran*, n'est autre chose qu'un
 « article arabe qui fait double emploi avec le nôtre, et elle
 « en a conclu qu'il fallait écrire le *Koran* pour ne pas tom-
 « ber dans une répétition oiseuse. Ceci est logique et pro-
 « fond, mais il n'est pas moins logique de dire qu'on ne
 « peut admettre un principe sans accepter ses conséquences.
 « *Alcoran* n'est pas le seul mot de notre vieux français qui
 « ait usurpé cet article arabe, et, si on supprime la syllabe
 « initiale d'*alcoran*, il faut nécessairement la supprimer
 « dans tous les mots français où elle s'est introduite par
 « l'ignorance de nos pères, du temps de Gabriel Sionite, de
 « Gaulmin, de Saumaise, de Vattier, de Galland, de Four-
 « mont et de d'Herbelot. »

Je m'explique, Monsieur, votre aversion de la lettre *k*, en admettant que vous avez pour sa forme une de ces antipathies nerveuses communes chez les femmes, dont les hommes ne sont pas exempts, et contre lesquelles la raison ne peut rien; mais je ne puis m'expliquer les erreurs de fait que renferme ce passage. L'emploi du *k* au lieu du *c*, dans la transcription des noms qui appartiennent à l'histoire ou à la géographie de l'Orient, n'est point, comme

vous l'avancez, une innovation de notre siècle; il y a, non pas quarante ans, mais deux cents ans et plus que cela se pratique, et ce que vous dites imaginé par l'une des classes de l'Institut, se montra chez nous au berceau même des études orientales. Ce sont les hommes que vous citez justement comme les pères de ces études, qui furent les promoteurs et les propagateurs de la réforme dont vous êtes si fort choqué. Gabriel de Sion, Gaulmin, et ceux qui, de leur temps, c'est-à-dire avant 1650, écrivirent sur les langues et les peuples de l'Asie, usent à profusion de la lettre *k*; ils la substituent au *c* dur, malgré l'apparente inutilité de ce changement; par exemple, ils orthographient: *Kabel*, *Kufa*, *Kain*, *Malek*, *Melek*. Fourmont, venu un demi-siècle plus tard, écrit pareillement: *Tarik*, *Batrik*, *Khatun*, *Armenak*, *Arbak*, *Haïkak*. D'Herbelot et Galland écrivent *Turkestan*, *Khorassan*, *Khondemir*, *Khosroës*, *Khalife*; de plus, ces deux orientalistes, dont le dernier fut si populaire, s'étudièrent à rectifier, pour l'oreille et pour la vue, certains noms grossièrement reproduits ou devenus monstrueux dans nos langues européennes, tels que Mahomet, Tamerlan, Gengiscan; ils eurent soin d'écrire *Mohammed*, *Timour*, *Ginghiz-Kan*. Enfin, c'est par l'un d'eux que le mot *Coran* fut dégagé en français de son article arabe; c'est d'Herbelot, mort en 1695, qui donna l'exemple d'écrire le *Coran* au lieu de l'*Alcoran*. Cette élimination de la syllabe *al*, qui vous déplaît, comme chose nouvelle, date au moins d'un siècle et demi¹; et cependant, Monsieur, elle n'a pas encore eu, pour certains mots usuels de notre langue, les conséquences fâcheuses qui, selon vous, doivent en résulter. Malgré la logique, moins absolue que vous ne croyez, nous disons toujours une *alcôve* et un *almanach*.

¹ Voyez la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, publiée en 1697 par Galland.

Voltaire, avec son admirable justesse de sens, trouva que les restitutions de la philologie orientale étaient une bonne fortune pour l'histoire ; et, non-seulement il les adopta, mais encore il en étendit le principe à tout ce qui nous est étranger par la différence du langage, la distance des lieux ou des temps. Il lui parut que la vraie physionomie des noms d'homme de chaque nation et de chaque époque faisait partie de la vérité de mœurs que l'historien doit curieusement rechercher et rendre fidèlement ; que la nomenclature historique ne pouvait être fixée et arrêtée comme le fonds usuel de chaque langue ; qu'elle devait, non pas se régler constamment sur les habitudes de l'idiome national, mais tendre à devenir aussi exacte que possible ; en un mot, que, si l'usage, aidé de l'incurie des écrivains, avait soumis à des formes vicieuses les noms d'hommes ou de pays, soit étrangers, soit anciens, il était permis de condamner l'usage et de le redresser. Tel est du moins le raisonnement que supposent les formules suivantes qu'on lit à différents chapitres de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* : « Le *Koran*, que je nomme ici l'*alcoran* pour
« me conformer à notre vicieux usage. — *Zerdust*, nommé
« *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms
« orientaux. — *Confutzée*, que nous appelons *Confucius*.
« — *Serdan-pull*, que nous nommons *Sardanapale*. —
« *Salaheddin*, qu'on nommait en Europe *Saladin*. — *Timour*,
« que je nommerai *Tamerlan* pour me conformer à l'usage.
« — *Kenterbury*, que nous nommons *Cantorbéri*¹. » Quel-
quefois Voltaire se dispense de ces précautions, et il écrit
simplement le nom étranger, par exemple, *Christophe Co-*
*lombo*², hardiesse dont personne, que je sache, ne lui a
demandé compte. Exerçant ce genre de critique dans le

¹ *Essai sur les mœurs*, chap. VII, v, II, CXCHII, LVI, LXXXVIII, I.

² *Ibid.*, chap. CXLV.

champ même de notre histoire, il essaya sur les noms de quelques-uns de ses personnages des rectifications fort curieuses que je mentionnerai ci-après ; elles font partie des nouveautés dont vous m'accusez d'être l'inventeur, et je dois avant tout, Monsieur, faire connaître, par vos propres paroles, la gravité de cette imputation.

Parlant des réformes introduites par les orientalistes, vous continuez comme il suit : « Toutes ces tentatives, que
« la typographie a consacrées avec une funeste complai-
« sance, n'étaient que présomptueuses et ridicules ; en voici
« une qui tire au sérieux : un historien dont le mérite n'est
« certainement pas contesté s'est avisé tout à coup, dans
« une de ces illuminations du génie qui n'éclairent que les
« grands hommes, de renverser de fond en comble toute
« l'onomatologie de l'histoire. On n'ignorait pas en France
« le nom de Clovis et de ses premiers successeurs, mais per-
« sonne ne se doutait peut-être que ces augustes person-
« nages eussent été désignés autrement dans le jargon
« théotisque des peuplades sauvages qui nous les donnèrent
« pour maîtres. On croyait même, en général, que les
« Francs ou Franks (c'est absolument la même chose)
« avaient parlé le latin d'Auguste ou le français de Louis
« XIV avec une certaine élégance. L'historien académique
« a daigné nous tirer de cette erreur, et tout le monde sait
« maintenant, grâce à lui, que le véritable nom de Clovis
« est Chlodowig, qui ne s'écrivait pas Chlodowig et qui se
« prononçait autrement. »

L'ironie, je suis forcé de le dire, manque ici d'à-propos et de bon goût ; je n'ai jamais eu le ridicule des prétentions au génie ; personne, Monsieur, n'a le droit de me railler avec ce mot. En rétablissant d'une manière conforme aux vieux radicaux germaniques les noms défigurés de quelques personnages de la première et de la seconde race, je

n'ai point renversé de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire ; car les deux premières races ne sont qu'une période de cinq siècles dans l'histoire de France, qui elle-même n'est qu'une faible portion de l'histoire universelle. Quant aux raisons qui m'ont déterminé à entreprendre cette réforme, elles ne sont point venues de l'envie de me singulariser ; elles ont été sérieuses et réfléchies. Je commençai à m'occuper d'histoire dans un temps où deux écrivains régnaient sur la nôtre, Mably pour la théorie, et Anquetil pour le récit. Mably donne le nom de *Français* aux conquérants de la Gaule, et l'on sait de quels traits faux ou indécis Anquetil marque les figures de ses *premiers rois de France*. Il se peut, Monsieur, qu'alors vous eussiez fait pour vous-même le partage de ce qu'il y a de germanique et de ce qu'il y a de romain dans notre histoire, que vous eussiez nettement aperçu le point où finissent les Francs et où les Français commencent ; mais j'atteste les souvenirs de tous ceux qui ont passé l'âge de trente-cinq ans, le public n'en était pas là. Cet aspect vrai sous lequel, j'aime à le croire, vous vous représentiez les choses et les hommes de nos vieux temps ne se trouvait point dans les livres où le gros du public apprend l'histoire nationale ; je me suis dévoué à la tâche de le rendre clair pour toutes les intelligences, de faire saillir la vérité historique sur tous les points, dans le fond et la forme, l'esprit et la lettre, la peinture des mœurs et la physionomie des noms. Et, en touchant à cette partie de ce qu'on peut nommer le vêtement de l'histoire, j'ai été discret et modéré ; je me suis éloigné le moins possible de la tradition usuelle.

Dans beaucoup de noms qui demeuraient suffisamment germaniques, je n'ai pas changé une seule lettre ; j'ai écrit Dagobert, Theodebert, Fredegonde, Radegonde, Theodebald, Berthoald. Dans beaucoup d'autres, j'ai, pour tout

changement, intercalé la lettre *h*, Chlodimir, Chlothilde, Sighebert, Ingoberghe. Dans d'autres, j'ai seulement changé le *c* en *k*, ou le *v* en *w*, ou le *ch* en *h*, afin d'y rétablir le caractère et la prononciation tudesques : Theoderik, Karloman, Markowefe, Audowère, Hildebert, Hilderik, Hilperik, Theodehilde. Quant aux noms que j'ai soumis à des rectifications d'un autre genre, ils restent tous reconnaissables pour quiconque les a lus ailleurs, tels sont : Chlothar, Merowig, Brunehilde, Gonthramn, Berthramn. La plus considérable de mes innovations a été d'écrire Chlodowig au lieu de Clovis. C'est elle que vous dénoncez le plus hautement, et cependant, vous devez l'avouer, elle n'a dérouter personne. Cette orthographe, parfaitement légitime, répond, d'un côté, à la transcription latine donnée par Grégoire de Tours, et de l'autre, à la transcription germanique faite sous la seconde race ; elle a le double avantage de différer peu de la forme qui nous est familière, et de figurer d'une manière exacte la prononciation originale. Vous contestez ce dernier point beaucoup trop légèrement ; faites un effort, Monsieur, articulez Chlôdowig en aspirant la première syllabe, ni plus ni moins que pour un mot grec commençant par les mêmes lettres, et je vous assure que le nom sera prononcé par vous de telle sorte que, si votre Clovis pouvait l'entendre, il répondrait.

Ce que j'ai fait pour certains noms propres, je l'ai fait dans le même dessein pour certaines dénominations ethnographiques des premiers temps de notre histoire ; j'ai écrit les *Franks* et non pas les Francs ; les *Burgondes* et non pas les Bourguignons ; vous ne parlez point, Monsieur, de la dernière de ces innovations, et votre silence paraît m'absoudre ; mais vous vous raillez de l'autre comme d'une bizarrerie sans objet. Les *Francs* ou les *Franks*, dites-vous, c'est absolument la même chose ; je l'accorde en général,

mais je soutiens que l'histoire de France doit inscrire dans son vocabulaire l'une et l'autre de ces deux formes, et affecter chacune d'elles à un usage différent. *Frank* est le mot tudesque, le nom national des conquérants de la Gaule, articulé suivant leur idiome; *Franc* est le mot français, le terme qui, dans notre vieille langue, exprimait la qualité d'homme libre, puissant, considérable; d'un côté, il y a une signification ethnographique, de l'autre une signification sociale correspondant à deux époques bien distinctes de notre histoire; c'est cette diversité de sens que j'ai marquée d'un signe matériel par la différence d'orthographe. Tel a été pour moi le principal motif de l'introduction du mot *Frank*, et à ce motif s'est joint le désir d'éviter le féminin *franque*, dont l'emploi à la suite du mot langue, quand il s'agit de nos antiquités nationales, peut causer une étrange confusion. Cela peut-être vous semblera subtil, mais l'on ne saurait mettre assez de scrupule et de soin à prévenir l'équivoque, source de tant de méprises et de si fausses impressions en histoire. Croyez-le, Monsieur, en me servant beaucoup de la lettre *k*, je n'ai point eu pour cette lettre, que vous détestez, un amour de caprice. Je voulais rendre aux noms *Franks* leur son original ou du moins celui que leur donnait jadis la transcription latine; j'ai dû remplacer par un *k*, devant l'*e* et l'*i*, notre *c*, qui, devant ces deux lettres, a un son faible que n'avait pas le *c* latin. Hors des cas où cette substitution était strictement nécessaire, je l'ai maintenu comme signe de germanisme et pour donner la même orthographe à des radicaux identiques, différemment placés dans la composition des noms propres, par exemple dans le nom de femme Rikhilde et dans le nom d'homme Hilderik.

Aux raisons directes que vous alléguiez pour la conservation littérale des noms propres tels qu'ils sont écrits dans

les livres où, vous et moi, nous avons pris nos premières notions d'histoire, vous joignez, Monsieur, un argument indirect, qu'on pourrait nommer comminatoire. Vous annoncez que la fleur de nos historiens français périra, que des ouvrages vénérés ou aimés du public seront mis à néant, si la réforme pour laquelle je prêche d'exemple est jugée utile; vous dites: « Eh mon Dieu! j'en conviendrai
« bien volontiers! le temps et l'usage ont dû introduire
« dans l'orthographe et dans la prononciation primitives
« des noms propres d'étranges altérations; mais l'usage et
« le temps sont les arbitres souverains du langage. Et puis,
« il faut être conséquent: si cette méthode est bonne à
« quelque chose pour l'histoire de France, le mal n'est pas
« absolu; nous n'y perdrons guère que Joinville et Frois-
« sard, Commines et Monstrelet, Mézeray, Daniel et Vol-
« taire... » Rassurez-vous, Monsieur, pour Joinville, Froissard, Commines et Monstrelet; nous ne perdrons pas une syllabe de leurs précieuses histoires; car elles ne contiennent pas un seul nom de la première ni de la seconde race. Nous ne perdrons point Mézeray, et cela par deux raisons; d'abord, parce que l'histoire des deux premières races n'est pas toute l'histoire de France, et en second lieu parce que Mézeray a essayé pour son compte certaines restitutions de noms germaniques; il écrit Merovée, et, à la marge, comme nom plus correct, *Merovec*; Clovis et, à la marge, *Clodovec*. Je n'ai rien à dire sur Daniel, si ce n'est qu'on le regretterait peu; quant à Voltaire, voici ce que lui-même répond: « Le roi Hilderic fut déposé par ordre
« du pape Étienne.... Le royaume de Pepin ou Pipin s'é-
« tendait de la Bavière aux Pyrénées et aux Alpes; Karl,
« son fils, que nous respectons sous le nom de Charlema-
« gne, recueillit cette succession tout entière... Pepin avait
« partagé en mourant ses états entre ses deux enfants

« Karlman ou Carloman et Karl... Hludovic que nous appelons Louis... » Ces phrases et formules sont extraites des chapitres XIII, XV et XXXII de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*; pourquoi, avant de mettre ici le nom de Voltaire, n'avez-vous pas consulté ce livre?

En général, Monsieur, la thèse que vous soutenez avec tant de confiance est le produit, non de vos lectures, mais de votre seule imagination. Vous supposez que, du moment où le français fut une langue écrite, toute la série des noms mentionnés dans l'histoire de France reçut une forme fixe, dérivant de l'essence même de notre idiome national et obligatoire pour tout historien français. Or, rien de semblable n'eut lieu pour les noms des personnages antérieurs à la complète formation de la langue, c'est-à-dire au XI^e siècle; ces noms, que les documents latins avaient seuls conservés, restèrent sans forme authentique dans la langue vulgaire, et par conséquent livrés au hasard et aux caprices de la traduction. De là, pour presque tous, des variantes hétérogènes et une indécision de forme dont les traces ont persisté jusqu'à nos jours; si les noms des rois mérovingiens paraissent fixés présentement, les noms des reines, et, à plus forte raison, ceux des autres personnages ne le sont pas; pour ces derniers il n'y a encore ni tradition ni loi¹. Les clercs qui, au XIII^e siècle, entreprirent pour la première fois, d'après les sources, une compilation française de l'histoire de France en usèrent très-librement, comme je l'ai dit, à l'égard de tous les noms propres de la période

¹ La femme du roi Chlodimir est appelée par Mézeray *Gundochie* et *Gondioché*; par Cordemoy, *Gondiuque*; par Hénault, *Gondiuque*; par M. de Sismondi, *Gondioque*. Une des femmes de Chlothar I^{er} est nommée par Mézeray *Ghinsine* ou *Chinsène*; par Cordemoy, *Chunsène*; par Hénault et Velly, *Chonsène*; par M. de Sismondi, *Chemsène*. Une des femmes de Haribert est appelée par Mézeray et Cordemoy *Mérosède*; par Velly et Hénault, *Mirefleur*; une autre femme du même roi est nommée par Mé-

franke. Ils se mirent à les franciser sans règle et comme la fantaisie leur en venait; tantôt ils les calquèrent lettre pour lettre sur le latin, sauf la désinence, tantôt ils les donnèrent contractés suivant les habitudes et les formes de la langue romane; et parfois ils employèrent les deux procédés alternativement dans le même cas. Il est curieux de suivre, de siècle en siècle et d'historien à historien, les révolutions de cette bizarre onomatologie.

Les manuscrits des *grandes chroniques de France*, dites de Saint-Denis, marquent ce qu'on peut nommer le point de départ; on y voit pour les noms franks des variantes sans nombre dues à l'emploi arbitraire de la transcription d'après le latin et de la version en roman. On trouve, par exemple : *Clodovées*, *Clodouvées* et une fois seulement *Cloovis*¹; — *Theoderic*, *Theodoric*, *Thederic*, et, une fois, *Tierri*, et cette fois (chose à noter), il s'agit de Theoderik, roi des Ostrogoths; — *Cherebert*, *Haribert* et *Karibert*; — *Brunchilde*, *Bruneheut* et *Brunchoult*; — *Nantilde* et *Nantheut*; — *Karle* et *Charles*; — *Lothaire* et *Lohier*; — *Charlemaine* et *Karolomaine* pour Carloman; — *Challes*, *Kalles* et *Kal-lomaine* pour Charlemagne. Enfin, il y a des noms qu'on a de la peine à reconnaître sous leur forme française depuis longtemps inusitée, comme *Bautheut*, *Richeut* et *Maheut*, pour Bathilde, Rikhilde et Mathilde. Les mêmes variantes et d'autres encore se montrent dans l'édition *princeps* des chroniques de Saint-Denis, imprimée en 1476; on y trouve *Clodoves*, *Clodoes* et *Clovis*, — *Crotilde* et *Clotilde*, — *Theo-*

zeray et Cordemoy *Theodegilde*; par Velly et Hénault, *Theudegilde*; par Anquetil, *Theodechisilde*; par M. de Sismondi, *Theudechilde*. Une femme de Hilperik I^{er} est appelée par Mézeray *Galsuinte* et *Galsonte*, par Cordemoy, *Galasonte*; par Velly et Anquetil, *Galsuinte*; par M. de Sismondi, *Galswinthe*.

¹ Les chroniques en vers du XII^e et du XIII^e siècle donnent à ce nom les formes suivantes : *Clodoraus*, *Clodois*, *Clovicz* et *Cloévis*.

doric, *Theodorich* et *Thierry*, — *Brunechilde* et *Bruneheust*, — *Theodebaut* et *Thiebaut*. Ce fut Nicole Gilles, auteur des *Annales et Chroniques de France*, l'historien populaire de la fin du xv^e siècle à celle du siècle suivant¹, qui, le premier, adopta sans variante le nom de Clovis. Il fixa l'usage pour ce nom et pour quelques autres; mais, sous sa plume, la confusion des formes s'augmenta encore par des noms presque imaginaires, tels que *Sordorée* femme de Hilperik, *Ingebarde* femme de Haribert, *Cheutilde* femme de Theodebert II, et par des noms de dialecte local, comme *Bauldour* et *Rixant* pour Bathilde et Rikhilde.

Lorsque l'érudition du xvi^e siècle se tourna vers l'étude des chroniques et des autres documents du moyen âge, les noms des époques antérieures à l'existence du français furent considérés comme un problème dont il fallait chercher la solution. Jean du Tillet et Claude Fauchet, les pères de la science de nos antiquités nationales², firent, chacun pour sa part, d'une façon plus ou moins heureuse, les restitutions suivantes : « Pharamond ou *Waramund*, — Merovée ou plus proprement *Merwich*, — *Luitwich*, par corruption de langue, converti en Clodovée, puis Clovis et Loys, — Lodomire ou Clodomire, ou proprement *Luitmeier*, — Gunthran ou *Guntchran*, — *Brunnichilde* ou « *Brunehaut*, — *Karle*, par corruption adouci en Charles. » Fauchet et du Tillet introduisent dans leurs transcriptions le *w* germanique; ils orthographient *Wultrogothe*, *Wisigarde*, *Walderade*; pour Nanthilde et Bathilde, ils s'en tiennent invariablement à la forme correcte. Dans ce mouvement de recherches et de restitutions onomatologiques, les auteurs d'histoire narrative ne restèrent pas en arrière

¹ Voyez plus haut, p. 298.

² Voyez plus haut, p. 322 et 327.

des purs érudits. Nicolas Vignier¹ écrit *Theoderic* et *Theotric*, jamais Thierry. François de Belleforest² donne une fois la double forme *Theodoric* ou *Thierry*, et, cela fait, il écrit toujours *Theoderic*; il germanise, d'après du Tillet, dans les corrélatifs *Ostrie* et *Westrie*, *Ostrogoths* et *Westrogoths*. Avant d'être parvenu au démembrement définitif de l'empire de Charlemagne, il n'use point des mots *France* et *Français*; il ne dit pas *roi de France*, mais *roi de la Gaule*.

Au commencement du xvii^e siècle, on voit l'historien Scipion Dupleix³ s'enquérir pareillement de la forme primitive et de l'étymologie des noms franks, et, si les restitutions qu'il tente sont peu hardies et peu nombreuses, elles servent au moins d'avertissement et de direction pour le lecteur. Dupleix met en regard du nom de Clovis deux variantes originales, *Ludovic* et *Ludwin*; pour d'autres noms, il présente de même plusieurs formes: *Hilderic* ou *Childeric*, — *Haribert* ou *Cherebert*. Il préfère à la transcription d'usage l'orthographe des textes ou de certains textes originaux, il écrit *Brunechilde*, *Sigibert*, *Gelsuinthe*, *Gonthran*, etc. Mézeray, qui vint après Dupleix, et qui le fit oublier, essaie d'interpréter le nom de Pharamond et de le rectifier en écrivant *Waramond*; il corrige Merovée par *Merovec*, et Clovis par *Clodovec* et *Ludwin*, employant ici avec un vrai discernement le *w*, signe étranger à l'alphabet français. Après Mézeray, cessent malheureusement chez les écrivains d'histoire de France ces scrupules de transcription et d'interprétation. Daniel, Velly et Anquetil, n'ont aucun souci de prémunir le lecteur contre l'illusion que produit l'identité de formes entre les noms donnés aux personnages de

¹ Voyez plus haut, p. 338.

² Voyez plus haut, p. 339.

³ Voyez plus haut, p. 349.